

MÉMOIRES D'UN VOYAGEUR QUI SE REPOSE;

CONTENANT des Anecdotes historiques,
politiques et littéraires, relatives à plusieurs
des principaux Personnages du siècle;

PAR M. DUTENS.

Dulcis in expertis cultura potentis amici,
Expertus metuit.

HORAT. *Lib. I, Epist. v. 18.*

TOME I.



PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES, RUE DE TOURNON, N°. 6.

1806.

LVI, 1-416

Louis Dutens, 1730-1812

des grâces ; et loin d'être jalouses de la définition, les femmes mêmes l'approuvèrent.

Il n'y a point de ville en Italie où les étrangers soient mieux reçus qu'à Milan, c'est même la seule où ils soient invités à manger dans les maisons qu'ils fréquentent. Toute la Noblesse parle François, et quant aux mœurs, il semble qu'on y ait adopté ce que la société présente de plus agréable dans l'Italie, l'Allemagne et la France. Il y avoit de très-aimables femmes à Milan, et l'éducation qu'elles y reçoivent est très-propre à les former telles. Parmi les hommes d'esprit, étoient le père Frisi, le père Boscovich, et le marquis Beccaria, dont la conversation me plut davantage que la lecture qu'il me fit d'un livre qu'il a publié depuis. C'est le *Traité sur le style*, où il a oublié de donner l'exemple avec les préceptes ; du moins le style de ce *Traité* m'ennuya mortellement : j'en fus quitte pour la première partie. Malgré cela, le marquis Beccaria étoit un homme de beaucoup d'esprit et de génie, et d'une grande aménité dans la société.

Milord Algernon Percy fut près d'être la dupe d'un homme qui se disoit le marquis

de Parabère , et lieutenant - colonel de la troisième légion en France. Il le voyoit au théâtre , et m'en parloit souvent ; il étoit enthousiasmé du marquis de Parabère. Je doutois un peu de l'authenticité du personnage , ne le voyant nulle part dans la bonne compagnie. Il avoit , disoit-il , des lettres pour le comte de Firmian , mais il ne se soucioit pas de se faire présenter. Je proposai à Milord de l'amener dîner avec nous pour le sonder ; et , après le repas , je lui dis à l'oreille : Ce n'est qu'un aventurier ; un charlatan ; vous verrez qu'il finira par vous emprunter de l'argent. Milord fut prêt à se fâcher de ce que j'avois si mauvaise opinion de son ami. Deux jours après , il me fit appeler le matin , pour me communiquer un billet qu'il venoit de recevoir du Marquis , qui le prioit de lui prêter cent louis , disant qu'il étoit obligé de partir pour Gênes , afin de négocier pour vingt mille francs de lettres-de-change : je demandai à suggérer la réponse , dans laquelle je faisais dire à Milord qu'il étoit charmé d'avoir l'occasion de lui être utile ; et que , s'il vouloit présenter les lettres qu'il avoit pour M. le comte de Firmian , il lui épargneroit le voyage de

Gênes, en faisant prendre ses lettres - de-change par son banquier à Milan. Il s'en excusa sur quelques prétextes; je demeurai ferme dans le mien; cela l'embarrassa : il crut en imposer en faisant voir ses lettres-de-change, qu'il envoya à Milord : l'inspection seule d'un moment suffisoit pour en dévoiler la fausseté. Milord fut convaincu, et cependant, par générosité, il lui envoya quelques louis. Je craignis la récidive, et priai le comte de Firmian d'y pourvoir. On avoit déjà les yeux sur lui; le Marquis eut ordre de partir de Milan en vingt-quatre heures. Il en sortit seul à pied, et un de mes amis, qui l'avoit rencontré ailleurs, me dit qu'il l'avoit vu, deux jours après, entrer dans la cour de la meilleure auberge de Parme en chaise de poste à quatre chevaux.

C'est le seul aventurier que j'aie rencontré dans ce voyage. J'avois été presque moi-même la dupe d'un autre que j'ai connu à Turin : mais j'étois assez excusable; c'étoit un François que je voyois chez l'ambassadeur de France. Il ne disoit pas son nom; mais l'Ambassadeur savoit son secret, l'approuvoit, et le présentoit : il s'attacha à

moi, me demanda une lettre pour le consul Anglois à Gênes. Il partit, et, deux jours après, ayant quelques soupçons contre la probité de l'homme, parce qu'il faisoit fort l'important, et parloit toujours de ses équipages qu'il avoit envoyés devant, j'écrivis par la poste au Consul, que ma recommandation n'alloit pas jusqu'à le prier de lui fournir de l'argent. Ma lettre arriva fort à propos, dans le tems précisément que le Consul alloit lui donner cinq-cents louis sur ses lettres sur Marseille; il éluda la conclusion de l'affaire. Pendant ce tems il s'éventa une autre mine; mon homme prit la fuite avec quelques effets de l'hôte chez qui il étoit: on courut après lui, il fut arrêté, dépouillé de tout, et abandonné pour toute ressource aux efforts de son imaginative.

De tous les voyageurs d'industrie que j'aie vus ou dont j'aie entendu parler, le voyageur Hollandois, dont m'a parlé un de mes amis, mérite la palme. M. Bowlby m'a raconté, que, faisant un voyage en France, il rencontra à Lyon un gentilhomme Hollandois d'un certain rang, mais qui n'étoit pas riche. Il mangeoit ordinairement avec

les étrangers à table d'hôte, et parloit avec empressement d'un animal merveilleux, un rhinocéros, qui se trouvoit alors dans cette ville, et j'allois toujours les nouveau-venus d'aller voir cet étrange animal, dont il relevoit tellement les qualités singulières, qu'il les y faisoit retourner plus d'une fois. M. Bowlby, l'ayant rencontré dans plusieurs villes, et lui voyant toujours le même empressement, fut curieux d'en approfondir le motif. Il découvrit enfin, que le gentilhomme Hollandois avoit imaginé le moyen de vivre avec économie en achetant un rhinocéros, qu'il envoyoit au-devant, par un homme de confiance, dans toutes les villes où il vouloit s'arrêter; et, s'introduisant avec les étrangers dans la bonne compagnie, il donnoit bientôt une réputation au rhinocéros, qui, de son côté, le défrayoit de la dépense de ses voyages.

Nous arrivâmes à Turin, où j'avois formé le dessein de passer cinq ou six mois. Le nombre d'amis que je m'y étois fait rendoit ce séjour préférable à tout autre, pour l'avantage de milord Algernon, par la facilité que j'avois de le mettre bien à la Cour et à

la ville. Lorsque nous fûmes présentés, le duc de Savoie eut la bonté de féliciter Milord d'avoir un ami tel que moi, dont il ne pouvoit mieux faire, dit-il, que de suivre les conseils. Le Roi lui fit l'honneur de lui permettre de porter son uniforme de chasse, et de chasser avec lui, ce qui lui donnoit l'occasion d'être souvent avec la famille royale. Il se plaisoit fort à Turin ; j'étois tranquille à son égard, et je goûtois en toute sécurité la satisfaction de revoir des amis à qui j'étois sincèrement attaché.